

Article du 26 novembre 2009

## «Chamaco», l'air de Dieu

Dans les années 50, Antonio Borrero «Chamaco» a marqué les esprits. A Barcelone, surtout. Depuis une dizaine d'années il n'avait plus les siens. Alzheimer. Il est mort le 11 novembre à 74 ans chez lui à Huelva. Lors de son enterrement, un ami et admirateur lui a, à l'entrée de la chapelle du cimetière, rendu un hommage taurin pur sucre : «Vive les toreros qui ont eu une vraie paire de couille !». Ça tombe bien. Une couille, non métaphorique, de Chamaco, arrachée par le toro Torrecito lors d'une course, deviendra le temps de l'été 1954 le sujet de conversation et de préoccupation favori des barcelonais, dont il fut la folie. Il dansait le mambo à la Paloma ? Barcelone se mettait au mambo. Il descendait de sa jaguar ou de sa rolls royce devant hôtel Comercio en costume blanc ? Les gandins des Ramblas se ruaient sur les costumes blancs. Son histoire fusionnelle avec la capitale catalane a débuté le 7 mars 1954 vers 17 h 30 à la Monumental. Chamaco, 19 ans, y torée pour la première fois, et malgré six estocades ratées, chamboule les arènes devant son deuxième novillo. Du coup, Pedro Balaña propriétaire des deux plazas de la ville et aussi de cinémas où Silvana Mangano, la même semaine, montrait ses cuisses dans «Riz amer» le remet à l'affiche. Chamaco triomphe et ne la quitte plus. Le jeudi à Las Arenas, le dimanche à la Monumental c'est «Chamaco plus deux autres». Comme, au cinquième novillo, un employé l'annonce sur une grande ardoise pour les deux courses de la semaine. Les spectateurs qui sortent se ruent sur les guichets. Plein assuré. En 54, malgré Torrecito et la couille qui avait, un temps, joué la fille de l'air, Chamaco va toréer 24 novilladas, couper 33 oreilles, sept queues, trois pattes. Un jour, à cause d'une blessure, il ne peut y toréer. Balaña qui a oublié d'être couillon programme à sa place un inconnu mais presque homonyme : Camacho. Le public n'y voit que du feu et remplit les gradins. Barcelone est magnétisée par ce petit torero aux yeux bridés, au teint très noir, qui a la tête d'un «chamaco», d'un petit mexicain. L'écrivain Marino Gomez Santos lui trouve un «visage d'art nègre». Il est atypique, bizarre, silencieux, introverti. Une aura de mystère entoure ses apparitions. Il subjugué le journaliste José Maria Requena qui lui voit des yeux «asiatiques» un «regard fixe» et quelque chose «d'un prince divinisé d'un royaume inconnu dans des montagnes de style tibétain.». Il croit lire sur son visage mélancolique «la prophétie de sa propre mort.» Chamaco reçoit les journalistes avec un livre de messe ou de philosophie sur sa table de chevet. Il dit de sa voix ténébreuse que «la vie n'a pas d'importance» et que cette pulsion pour toréer «c'est comme une maladie». Ses réflexions étonnent : «oui, j'ai peur de tous les toros mais j'ai encore plus peur quand je pense que je peux avoir peur.» Il lit Juan Ramon Jiménez, aime Tchaïkovski, pèle des patates dans le fameux restaurant Casa Leopoldo, cache, dans ses affaires de torero, des messages du parti communiste espagnol clandestin entre l'Espagne et la France et parle à ses toros : «je leur conseille d'être brave et noble». Sa tauromachie est, pour l'époque, extravagante. Il se met plus près que les autres dans le terrain du toro. Il l'appelle de dos, la muleta pliée et à la verticale dans la passe dite du fusil. Il torée le bras en l'air et le doigt tendu. On dit qu'il est un créateur «comme Belmonte», les puriste le regarde de traviole. Ils le trouvent trop «tremendiste». Il amène aux arènes des gens qui n'y vont jamais. Sa muleta serait «ensorcelée». A Palma de Mallorca, les jours ouvrables où il est à l'affiche, les commerçants ferment leur boutique. Personne dans les rues. Il prend de grands coups de corne à Bilbao, Séville, Jerez, Palma et d'abord à Cordoue en 1954 au tout début de carrière. Cornade dans le ventre. Les intestins à l'air. Dix jours de coma. La mort de très près. Il y gagne une péritonite et une réputation. Il a 19 ans, il est «le vainqueur de la mort». Qui remue encore son souvenir dans son ventre le reste de la saison. On le

réopère. Le chirurgien trouve dans la plaie qui suppure des bouts d'habits de lumières et des poils de toros.

Son concitoyen Litri lui donne l'alternative à Barcelone. Les deux sont amis mais leurs dévots respectifs, à Huelva, se tapent dessus et finissent la nuit au poste. Il met du temps à toréer à Madrid où il ne se produira que quatre fois. Chamaco sort d'une famille très pauvre. Son père ouvrier mécanicien se retrouve au chômage, sa mère fait des ménages. Lui quitte l'école à 12 ans. Il travaille à la pâtisserie Jorva où il finira par écraser volontairement les gâteaux qu'il livre pour 5 pesetas par jour. Ensuite, docker sur le port. La nuit il fait le mur de l'abattoir pour toréer en cachette. Ses deux premières apparitions en public sont deux échecs. Son père qui ne veut pas qu'il devienne torero pense qu'il va abandonner. De joie, il prend une cuite. Chamaco persiste. Vie de maletilla. Fugue, vagabondage, voyage clandestin dans les trains, toreo nocturne et braconnier chez Prieto de la cal, nuit au poste à Niebla. Puis un grand succès à Ayamonte en 53 : 2 oreilles la queue. Ses cachets montent : 8000 pesetas pour un novillada avec picadors à Malaga et, record pour l'époque, 500.000 à Madrid en 1958, pour sa confirmation d'alternative. Depuis longtemps, la pâtisserie Jorva vend avec succès les «chamaquitos», des gâteaux aux amendes recouverts de chocolat noir comme son teint.

Chamaco perdra de son aura dans la deuxième partie de sa carrière. Il veut maintenant pratiquer une tauromachie classique quand le gros public délire à ses excentricités. Il fera sa dernière corrida le 14 septembre 67 à Barcelone où, maintenant, règne El Cordobès. Entre temps il s'est lancé dans des études en sciences économiques à l'université de Pampelune. On lui proposera même de les poursuivre à Harvard. Il refuse. Aidé par la veuve d'un riche industriel catalan du textile, il se recycle en homme d'affaires. Il monte une flottille de bateaux de pêche à Huelva, se lance avec succès dans la promotion immobilière touristique de sa ville natale, crée une ganaderia, a des propriétés, écrit un roman : «l'Apostat». Il avait épousé Carmen, fille d'un pharmacien, actionnaire du port. Son fils Antonio après une explosive carrière de novillero gère maintenant les oliveraies de la maison, l'autre, Juan, la fortune familiale.

**Jacques Durand**